

C'est à quel sujet ? Guy le Gaufey.

Le titre saisit n'est ce pas ?

C'est à vous, à nous, à chacun des lecteurs que la question s'adresse. Chacun va être sommé d'y répondre.

Non sans appréhension, sait-on jamais, si qui pose cette question, dans la vie ordinaire, vous laissera, à l'entendu de votre réponse, franchir le seuil devant lequel il se poste.

Emportée sans doute par le nom du prix qui nous réunit ce soir, je me suis prise à imaginer qu'une sphinge pourrait surgir dans un des nœuds quelconques des réseaux qui nous traversent autant que nous les traversons et que c'est cette question qu'elle poserait aux oedipianisés du XXI^e siècle que nous sommes. Aucun doute la question nous embarrasserait davantage que celle posée à notre mythique ancêtre, à qui il aura suffi de ne pas vouloir faire le malin en comptant les pattes que lui propose le monstre ; il aura pensé à lui et à ses semblables, pour dire c'est moi, c'est nous, c'est l'homme. Si moi alors tous, il atteignait le genre et l'obscur céda la place aux lumières de la raison.

Mais l'universel ne nous sauve plus, nous savons maintenant que le symbolique est troué, comment arrêter la question ?

Aussi le livre que nous ouvrons avec cette question, précisément, ne laisse guère tranquille et tient en haleine de bout en bout....

L'auteur enquête, il le dit à plusieurs reprises, à la trace d'un sujet instable dans sa forme mais toujours présent.

Une enquête, le mot dit déjà quelque chose du style de la démarche. Nous ne sommes pas dans le registre d'une quête abstraite où un esprit désincarné partirait à la rencontre d'autres esprits désincarnés. Nous voyons, nous entendons l'auteur, qui, dès la première page envoie un signe de la tonalité dans laquelle va se tenir la recherche.

S'il évoque les ordres de la trilogie lacanienne, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, c'est pour rappeler que c'est à une psychanalyse freudienne empoisonnée que Lacan veut appliquer sa " thériaque ".¹ Il conviendra de garder en mémoire que le Lacan convoqué ici est un analyste attaché à secouer les pesanteurs qui altèrent la vigueur de la psychanalyse.

¹ Thériaque, du grec thérion : bête sauvage, cette opiacée se compose d'éléments venus des trois ordres : minéral, végétal, animal.

Autre exemple d'une recherche en marche : Lorsque Lacan trouve le *truc* déterminant pour le rapport qu'il veut établir entre sujet et signifiant, il n'est pas assis à son bureau parmi ses livres. Il sursaute, lui qui barbote (sic) depuis si longtemps dans des eaux où ça parle de sujets et de signifiants, devant une vitrine du musée Saint-Germain. Là, sous ses yeux, des petits traits, gravés en série sur un os de renne, lui font savoir que, là-bas, très loin, il y a très longtemps, sans que l'on puisse dire dans quelles circonstances et pourquoi, les petits traits sont apparus, une main, des mains, on ne le sait pas et qu'importe, se sont mises à graver sur un os, il y avait une cause, une adresse, il y aura eu du sujet entre cette cause et cette adresse. Lacan en reçoit et en transmet le témoignage.

Outre Freud et Lacan, des philosophes, des logiciens des grammairiens, des mathématiciens sont conviés, témoins ou partenaires de ce travail, de grands intellectuels comme on les nomme. Et Guy Le Gaufey sait transmettre les raisons pour lesquelles il les convoque, il sait transmettre leur pensée, dans une langue claire où le vocabulaire d'action est privilégié, une langue qu'on peut dire aussi charnelle, pulsionnelle. S'il arrive que les lieux visités soient arides, l'air vif, piquant parfois, que l'auteur y impulse, revigore. Je remercie Guy Le Gaufey pour cette fouguese simplicité, pas si fréquente.

Pour toute enquête, il faut choisir un point de départ parmi les données rassemblées. Le Gaufey relève que c'est « L'urgence venue de la cure analytique » qui contraint Lacan à chercher un autre statut que celui de menteur, au sujet qui l'a accompagné peu ou prou jusqu'à la fin des années cinquante. La densité trop forte du sujet menteur ne convient plus à la dialectique aliénation, séparation, que l'analyse met en avant. Cette modification est due, je le répète, à la nécessité de transmettre à la communauté analytique ce que la cure dévoile.

Il serait impossible de résumer une enquête, ce serait sans intérêt, l'accumulation des résultats tuerait la vivacité du propos et ne faire que citer les témoins et leur participation à l'élaboration du nouveau statut du sujet, serait fastidieux, bien que chacun des auteurs convoqués ait son mot (et quel mot) à dire sur la question du sujet.

C'est à trop grands pas que je vais parcourir ce livre dans lequel je m'autoriserai quelques haltes un peu longues parfois. C'est un parcours irrégulier que je propose, en boucles plus qu'en lignes où j'ai privilégié ce qui a fait écho à cette lecture du travail de chaque analyste.

Voici donc un livre très original, qui plonge au vif de l'exercice de l'analyste et de l'expérience de l'analysant, sans qu'on n'y voie jamais ni divan ni fauteuil, un livre qui ne

rapporte rien des mots qui s'échangent dans le cabinet et cependant les êtres parlants s'y font entendre.

Lacan d'abord, Lacan en effet, mais *C'est à quel sujet ?* N'est pas un ouvrage sur les différentes-conceptions-du-sujet-chez-Lacan. C'est le livre d'un analyste qui, à l'occasion d'une question plus qu'ouverte, remet sa relation à l'œuvre de Lacan à l'ouvrage. Comme dans ses travaux précédents, Guy Le Gaufey montre comment il lit Lacan, patiemment, phrase à phrase, mais à bras le corps aussi; il montre comment il se sert du texte, l'interprète, le joue. Mais ça n'est qu'après avoir lu d'autres partitions, qui disposent à leur manière les notes en question, qu'il le joue. S'il cherche ailleurs que dans le texte lacanien, -pour le lire-, ce n'est pas pour trouver des preuves à l'appui ou des contre preuves mais de quoi nourrir son interprétation.

A ceux qui diraient qu'un livre de plus autour de Lacan, c'est peut-être beaucoup, voire trop et qu'on pourrait le laisser tomber dans les poubelles de l'histoire, volontiers gloutonnes, à ceux-là, je conseille vivement, très vivement, une lecture attentive de *C'est à quel sujet ?* On n'est pas quitte avec Lacan en disant : « Je le quitte » comme d'un amour mort. On attendra d'un analyste qu'il puisse soutenir, en la pensant, *l'urgence venue de la cure analytique*, et de nulle part ailleurs, de changer de référence et de transfert. Le texte de Le Gaufey, qui ne voile ni obscurités, ni aspérités dans la démarche de Lacan est utile à tous, même à ceux qui souhaitent y objecter, car il faut bien le reconnaître, nous sommes loin d'avoir tous, la fermeté et la patience de lire Lacan de cette manière.

L'auteur ne quitte pas Lacan, mais, on l'aura compris, il n'y colle pas non plus. Il y met du sien, avec talent, et c'est un plaisir de faire avec lui un parcours qu'on peut penser connaître, mais qui sera nouvellement balisé par la rencontre de personnages attendus, Foucault, Hobbes, Damourette et Pichon, ou moins connus et tout aussi passionnants, les averroïstes latins ou le grammairien Teynière. Tous à la trace d'un sujet qui cherche à se faire connaître en dehors des sentiers bien battus de la réflexivité et de la conscience de soi.

Le parcours pourrait sembler classique, nous allons laisser sur le bord de la route, sans pour autant le jeter aux orties, le sujet menteur, chargé, voire encombré de son intense rapport au savoir et à la vérité, pour aller à la rencontre d'un sujet qui ressemble un peu à un voyageur sans bagages, allégé jusqu'à n'être plus que représenté par un signifiant pour un autre.

Allégé ? Mais ce sujet-là n'est-il pas sérieusement alourdi par la répétition, ad nauseam de la formule ? Oui, mais seulement si on oublie qu'elle est le fruit d'une quête difficile, pour en faire le début d'un catéchisme.

Le travail de Le Gaufey fait valoir la vigueur d'un sujet qui, s'il perd en bagages, gagne en puissance. L'auteur souligne fortement que cette puissance ne tient pas seulement à : « la seule capacité linguistique de l'organisme appelé à la mettre en œuvre -capacité dont on sait qu'elle tarde à venir après la naissance - cette puissance tient tout autant au dynamisme corporel qui, par le jeu des pulsions au sens freudien du terme, lance cet organisme dans ce lien à l'Autre où il rencontre la dimension signifiante qui le propulse² vers son destin de sujet, de suppôt³ d'une existence singulière. »

Ce sujet lacanien, parfois si décrié pour son abstraction, tient donc son existence singulière tout autant des pulsions que de la langue. Et le Gaufey enfonce le clou en faisant appel, non à une argumentation savante, mais à l'expérience de chacun : « Qui pourrait croire que les signifiants, qui le représentent auprès d'autres signifiants, sont tous et chacun ceux du voisin ? Personne ! Donc chacun pressent dans ce sujet lacanien un prêt-à-porter tout à fait seyant, systématiquement ajusté à quiconque à même de dire « Je », au plus près des contours de sa singularité signifiante et pulsionnelle.

Le Gaufey travaille en analyste, s'il ne quitte pas la langue, ce n'est pas sans la pulsion, sans le corps érogène, pas l'une sans l'autre. Je l'ai cité longuement pour faire entendre comment il interprète la déclaration : «Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » qui, si elle fait ritournelle, c'est au sens où la ritournelle accompagne la recherche, l'attente d'un évènement, comme Deleuze et Guattari l'ont souligné, et non comme la psalmodie d'une incantation dont se sont égarés et la signification et la nécessité.

Il serait incongru, à propos de nécessité ou de signification, de ne pas évoquer ici, la fonction qui soutient ce que représenter veut dire, la célèbre fonction phallique. D'autant plus que la manière dont l'auteur s'en approche, donne l'occasion de montrer le type de déplacement astucieux qu'il sait produire, pour éclairer ce que nous ne saisissons plus, soit parce que nous sommes persuadés de sa vérité, soit qu'au contraire nous estimions pouvoir nous en passer sans peine.

² Souligné par moi.

³ Idem

Je vais laisser la parole à G. Le Gaufey dont l'argumentation vous saisira, je pense, autant qu'elle m'a saisie.

« En s'appliquant à (cette) la lecture croisée du déclin du complexe d'Œdipe selon Freud et des formules de la sexuation selon Lacan, autrement dit en refusant la facilité trompeuse d'assimiler le « dire non » à un refus panique de la castration, symbolisé par un père totémique qui continue d'être mangé à toutes les sauces, on ne peut pas ne pas noter la parfaite ambiguïté du « dire oui » de l'universelle affirmative. Si le « dire non » aveugle par son excès de clarté, à quoi s'agit-il de « dire oui » dans l'universelle affirmative où s'enracine la fonction phallique ? En quoi l'affirmation universelle du phallus équivaudrait-elle à sa perte, alors dénommée castration ? Qui a jamais dit « oui », d'un seul mouvement, à une telle opposition de valeurs ? A quel genre de fonction tout être parlant est-il dit satisfaire à travers cette fonction phallique ?

Pour comprendre une telle situation, mieux vaut se tourner vers un autre type d'énoncé universel qui touche lui aussi de plein fouet tout être humain en affirmant : « tout ce qui vit meurt », ce qui implique la mort à venir de qui l'énonce. Sur la base de quelle induction peut survenir pareille conviction ? Car il faut bien le reconnaître : chacun, quitte à repousser cette idée avec la dernière énergie, convient de la vérité de cette universelle (Pour tout X Phi de X) dont la fonction affirme que chacun de ses éléments (donc le vivant qui la profère) perdra la propriété qui produit son appartenance à l'ensemble servant de base à la fonction.

Avec ce type de proposition, qui annonce la ruine de la propriété qu'elle affirme⁴, on n'aura pas de mal à trouver une particulière affirmative du type « Il existe un X qui ne satisfait pas à Phi de X » : il suffit d'avoir assisté à un enterrement de style chrétien pour savoir que Jésus est celui-là, et qu'en cela il a ouvert le chemin pour chacun qui, comme lui, aura perdu sa vie terrestre. De plus en attendant la résurrection des corps, chacun gardera intacte son âme, prouvant ainsi que « pas-tout » du défunt n'aura défunté (pas tout X, Phi de X). Et enfin, il reste clair qu'il n'y a pas l'ombre d'un pour échapper à ce sort, (il n'y a pas de X qui ne soit Phi de X) puisque Jésus lui-même, tout dieu qu'il fut, y a succombé.

La fonction qui répond à ces jeux d'écritures – qu'elle soit phallique ou vitale- doit ainsi receler en son sein une contradiction, à tout le moins posséder un pli interne qui permette un tel

⁴ Formellement identique en cela au « Mark Twain n'existe pas » proféré par Mark Twain qui força Hintikka à ne pas céder trop vite à la facilité d'un sujet identique à lui-même.

déploiement, pli déjà annoncé dans la citation inaugurale selon laquelle la fonction phallique participe de « la possibilité d'une éversion de ce qui est au plus profond du secret de l'intérieur. »

Chemin faisant, il m'est apparu que la quête du présentée par G. Le Gaufey croisait un des parcours de la cure, celle qui va du sujet du fantasme au sujet de la pulsion. Il m'est ainsi apparu que cette lecture me permettait de préciser un des tours dont la pratique de l'analyse m'a conduite à remarquer qu'il pouvait être déterminant pour une fin de cure, celui qui va du fantasme (ou d'une autre formation imaginaire) au surgissement de la pulsion invocante, au se faire entendre de la pulsion invocante.

Si la notion de traversée du fantasme comme accès à la fin de la cure m'a souvent paru brumeuse, je reconnais, l'avoir souvent esquivée un peu vite lorsque j'ai eu à transmettre ce que les derniers moments d'une cure me faisaient connaître.

Je dois à la lecture de *C'est à quel sujet ?* D'avoir trouvé une manière de m'orienter plus précisément dans ce que je pense, je le répète, et je ne vais résister au plaisir de vous faire partager ma dernière halte.

Le Gaufey propose d'ajuster l'emploi de la voix « causative » dégagée par le grammairien Teynière au dernier tour de la pulsion, celui qui la fait : « se faire bouffer », « voir », « chier », « entendre ».

Soit donc la voix « causative » et ses effets.

Le verbe faire, suivi d'un verbe d'action, pourrait en être le modèle, en français.

Ce verbe introduit (Je cite) : « Un sujet antérieur au sujet afin que le sujet soit causé à agir sans qu'il se réduise pour autant à un rouage mécanique. »

En empruntant, comme le fait l'auteur, un exemple à Aristote qui en fait un autre usage, on aura un bateau, une tempête, un capitaine, une cargaison. C'est de bien mauvais gré que le capitaine jettera la cargaison par-dessus bord pour sauver le reste mais il pourra dire que c'est la tempête qui lui a fait jeter sa cargaison etc... La tempête a causé ce geste qui est bien le sien, ainsi deux sujets agissent sur des registres différents l'un causant l'autre.

J'aimerais que ces quelques mots fassent lire très vite, à ceux qui ne l'ont déjà fait, le très élégant chapitre : « Jeu de voix » où au gré de quelques variations grammaticales on vogue vers ce que la grammaire permet au sujet pour préciser son rapport à son acte ; Jusqu'au si connu Cogito cartésien qui en acquiert une nouvelle vigueur.

Je resserre maintenant mon propos quitte à m'écarter un peu de ce que Le Gaufey écrit. Si le sujet du fantasme se fait : « quelque chose pour l'autre », il demeure sujet et c'est sur lui que retombe l'action qu'il entreprend au risque d'entamer quelque peu sa puissance » Que dire du sujet de la pulsion ?

Freud et Lacan ont usé l'un et l'autre du « se faire ». Beschaut werden chez Freud (se faire voir) où Werden induit une voix passive ; Lacan propose de remplacer ce Werden, par Machen équivalent allemand du faire français, introduisant lui aussi à la voix « causative » : « qui rajoute un sujet au procès-verbal dans lequel on l'intègre. »

Toute pulsion s'énonce donc comme dit plus haut : « Se faire+verbe d'action » et je cite : « Ce qui se présente dans le sujet comme l'alternance activité/, gagne à être conçu du fait de la pulsion, comme un mouvement qui change la posture de l'Autre,⁵ici entendu –comme partenaire de l'échange corporel- où se produit un plaisir pulsionnel différent de toute satisfaction d'un besoin- à savoir que cet Autre est produit comme sujet, -sans pour autant se départir lui-même (le sujet de la pulsion) de cette qualité.

Le sujet du fantasme, s'il gardait, (répétons-le), sa qualité de sujet dans l'opération où il se faisait quelque chose pour l'Autre s'y évanouissait quelque peu.

Le sujet de la pulsion ne perd rien de sa puissance dont on peut même dire qu'elle se déploie lorsqu'il se fait objet de l'activité de l'Autre et non de son attente supposée, jusqu'à causer ce passage au sujet.

Si j'accrole ce passage au sujet à la pulsion invocante, je peux ajouter que le « se faire entendre » équivaut au temps de l'interprétation qui sollicite aussi bien l'activité de l'analyste que celle de qui « se fait entendre ». Que l'interprétation soit énoncée par l'un ou par l'autre, elle est le fait de l'un et de l'autre.

Ce que Pérec disait si bien à la fin de « *Penser/Classer* » et que je paraphrase : Ce jour-là il entendit enfin ce que j'avais à dire et que sans doute je n'avais encore jamais dit.

Mais qu'ai-je donc gagné avec la voix causative ?

Là où j'allais chercher l'encombrante « présence de l'analyste », il me suffit de lui accorder à lui aussi une qualité de sujet, débarrassée d'une intersubjectivité, possiblement encombrante elle aussi, puisque les deux sujets opèrent à des niveaux différents. A charge à moi

⁵ Souligné par moi

de continuer à développer les qualités des transferts à l'œuvre pour que ce mouvement puisse advenir, la voix causative ne dit pas-tout.

Pour terminer, je voudrais remercier Guy Le Gaufey de n'avoir pas conclu son enquête par la certitude d'avoir trouvé le bon-sujet-qui-vaudrait-pour-tout-analyste-en-quête-de.

Non s'il affirme continuer à : « en pincer pour ce sujet presque ringard, qui n'est jamais que représenté, etc... » ; il donne une cause à la persistance de ce penchant, dans un très joli souvenir où, un événement de langue va changer la vie d'un garçon de dix ans et le lancer pour toujours dans la cause des mots...

Tous les lecteurs qui, quel que soit leur penchant, ont eu ou auront eu grand plaisir à cet ouvrage, retrouveront eux aussi, j'en suis certaine, emportés par la voix causative qui les « fait se ressouvenir », les traces de leur propre penchant et redonner vigueur, s'il le fallait, à leur quête du sujet.

Chantal Maillet